

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 22

Artikel: Choses et autres
Autor: Francoeur
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198770>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Je vous demanderais la permission de descendre à la prochaine gare.

— Il ne manquerait plus que ça !

— Il faut que je rentre à Lausanne, madame.

— Et peut-on savoir la raison d'une aussi sottise fantaisie ?

— Je dois réparer un oubli.

— Vous avez donc négligé, comme toujours, de secouer les paillasons du corridor ?

— Madame...

— Ou bien, vous n'avez pas frotté la poignée de la porte d'entrée... Vous êtes bien toujours la même, mais je vous pardonne pour cette fois, à cause de la fièvre où a dû vous mettre notre départ.

— Il ne s'agit ni de la poignée ni des paillasons.

— Expliquez-vous donc, sphynx apocalyptique... oui, oui, apocalyptique ! je ne retire pas le mot.

— Comme il vous plaira... Je tiens seulement à vous faire remarquer que tant que je ne suis pas à Lausanne, votre...

— La troisième personne ! Marianne.

— ... Tant que je ne suis pas à Lausanne, le bec à gaz de madame brûle au fourneau de madame, dans la cuisine de madame.

— Ciel ! malheureuse.

— J'ai oublié de le fermer ce matin, après avoir préparé le chocolat de madame.

— Au prix où est le gaz !... Marianne, vous m'avez porté un coup... Vos défauts me sont connus, mais jamais je ne vous aurais cru capable d'une telle faute... Vous finirez mal, Marianne... Tenez, voici la clef de l'appartement, descendez à Aigle et rentrez à Lausanne par le prochain train. Il va sans dire que je retiendrai sur vos gages et le prix du voyage et le prix du gaz.

— C'est bien ainsi que je l'entends... *Entre ses dents* : Mais la sœur de madame n'aura pas la bonne de madame. V. F.

Le nez en photographie.

Avez-vous songé, en vous faisant photographe, à bien recommander votre nez au photographe ?

C'est pourtant là une élémentaire précaution. Suivant la forme des nez — il en est de camus, de corbins, de sinueux, de faussés, de tronqués, de déviés, en massue, en poire, en lorgnette, en lame de rasoir, en pied de marmite, ceux où il pleut dedans, etc. — La pose doit se modifier.

Un professeur de photographie donne, à ce propos, aux amateurs, des conseils formels.

« Pour les nez camus, c'est-à-dire pour ceux dont l'extrémité se relève et qui montrent d'une façon désagréable les trous béants des narines, on les rend acceptables en plaçant le point de vue haut.

La chambre noire, placée à peu près à la hauteur du sommet de la tête du modèle, plonge sur son visage.

On s'aide de la bascule, dans ce cas, pour la mise au point exact.

Avec les gens au nez acquin ou nez crochu, en forme de bec d'aigle, au contraire, on prendra un point de vue bas.

Pour les nez longs et gros, enfin, il faut faire la mise au point très exactement en avant de la pointe du nez.

Quant aux autres cas, ils se greffent tous sur ces trois principes. »

Au reste, quand le cas ne se « greffe » pas suffisamment ou que le client a, pour une raison ou pour une autre, perdu son précieux appendice nasal, il reste toujours, au praticien habile, la ressource de le photographier de dos.

Un oubli de M. le pasteur.

Feu le pasteur Panchaud était, on le sait, un prédicateur des plus éloquents. Jamais il ne connut l'infortune de prêcher devant des bancs vides ; mais, comme il arrive en toutes choses, ses sermons n'étaient pas tous également bons, et il était le premier à le reconnaître. Un jour de grande fête religieuse, il avait été appelé à officier dans un village. Cette fois, il se surpassa. L'église était comble et il eut bientôt cette joie de l'orateur qui se sent en contact étroit avec chacun de ses auditeurs. Tout le monde était électrisé par sa parole vibrante et communicative. A la sortie de l'église, les membres du conseil de paroisse, le syndic, le juge de paix, les assesseurs et leurs « dames » l'attendirent pour le remercier et le féliciter.

— Monsieur le pasteur, dit un doyen d'église, votre sermon est le plus beau qui ait jamais été prêché chez nous ; et je puis vous assurer, sans me vanter, que je m'y connais un peu, car je ne manque pas un culte.

— Vous devriez nous faire l'honneur, monsieur le pasteur, dit un autre notable, de venir plus souvent chez nous.

— Permettez-moi, ajouta le député de l'endroit, de vous dire aussi combien j'ai été heureux de vous entendre, et vous pouvez croire à la sincérité de mes paroles, car je ne passe pas pour un pilier d'église. Ce qui me plaît surtout dans vos sermons, c'est qu'ils sont courts.

Une dame tout de noir vêtue s'approcha. « Puis-je, monsieur le pasteur, vous exprimer aussi mon sentiment ? Votre allocution m'a fait beaucoup de bien et je suis persuadée que vous êtes allé au cœur de chacun de nous. Cependant, souffrez que je vous dise le fond de ma pensée : si je me suis sentie réconfortée par vos pieuses paroles, cela n'a pas été à un degré aussi intense que je me le promettais. Il me manquait quelque chose, à moi comme à vous ; je ne voyais pas... Mais je me permets là des réflexions bien déplacées... Pardonnez-moi, monsieur le pasteur... »

— Dites, chère madame, dites tout ce que vous avez sur le cœur, je vous en serai infiniment reconnaissant.

— Eh bien, si votre sermon ne m'a pas touchée autant que je l'eusse voulu, c'est que...

— C'est que ?

— C'est que vous aviez oublié votre rabat.

Bourtin et le rioutès.

« Pourrétà n'est pas vice », s'on dit. Bin oi ! C'osse est bin veré, mà y'ein a d'autro que diont assebin que l'« ardeint ne fà pas lo bounheu ». L'est bin lo diabblio se ne lo fà pas !

Vouaiti-vai dè cliào pourrès diabblio, qu'ont 'na muta d'einfants, que s'escormantsont d'allà decé delé ein dzornà po affanà dou francs cinquante à trài francs per dzo, et que pas petou à l'hotò dussont bailli tant po 'na metse dè pan, tant po de la sau, tant po c'osse, tant po cein et se lo bouébo a onco fauta dè n'historie bibliqua po l'écoula, vouaiquie lè trài francs nettéyi et polis sein que lo père aussè pu pi s'accordà quartetta.

Vouaiti-vai assebin dè cliào retsà qu'ont tot à lào potta, que poivont fèrè coumeint volliont, que se font menà ti lè dzo ein cariole, que n'ont min dè cousons que n'allèrè lào mounia à la banqua et que ne battont pas lo coup ; n'ia-te pas oquie à derè ? Oi ma fai ! Lo mondo est mau partadzi s'on vao ; lè z'ons ont tot et d'ai z'autro rein : mà que volliài-vo ? c'est dinse fé et on ne pao pas l'ai tsandzi pi 'na brequa. Feinameint cliào qu'ont prào, qu'ont tot à remeille-mor, devétriont ère on bocon plie chrètiens avoué lè pourro, lào z'aïdhi, lào fèrè ser-

viço et se l'on fauta d'on coup dè man, ne jamé sè teri ein derrai et dinse on ne verrai pas mé cliào anarchistes tsampà d'ai fougasses, tià lè rai et cliào que sont hiaut plliaci et fèrè châtota à la dynamita lè palais, kà nion cein, cein ne lào sai dè rein ; lo mondo est quie et restèra adé quie.

Bourtin était on pourro diabblio qu'avai houit z'einfants et quand on a dinse atant dè marmaille, s'agit pas dè fèrè la tséropa po tot cein maintenant et poi nià lè dou bets.

C'ètai d'ailleu on boun'ovrai que tsacon amavè avai ein dzornà ; la né, quand rarevavè à l'hotò, fabrequavè d'ai croubelhiès, fasai dà panai et totès sortès dè bougréri que l'ai rapportavè adé cauquies ceintimes. La demein-dze matin, sè levavè dévant dzo et partessai à la pète et rapportavè adé cauquies livrès dè bolliats àobin d'ai motaïlès que sa fenna allavè reveindrè s'ai ào cabaret, s'ai ào tsaté io saviont que l'amavont lo pesson.

Dévant lè messons l'allavè queri pè lè bou dè la coudra d'ao savougnon et d'ai lantannès po fèrè d'ai rioutès que reveindai assebin à cliào qu'ein aviont fauta.

Coumeint vo vaidès lo gaillà savai se reveri et dinse lo pan ne manquavè quasu jamé à l'hotò.

On dzo que l'ètai zu offri d'ai rioutès à l'onclio Dzaquie-Louis Bédai, on bon paisan, stusse l'ai fe :

— Que vao-tou que ye fasso dè tè rioutès, mon pourro Bourtin, se y'ein è fauta sti an, ye pu allà ein fèrè copà tant que voudrei su mon bou d'ai Croupettes ; y'ein a prào lé !

— Vo craidè, l'onclio Dzaquie, l'ai repond Bourtin, vo ne sarià jamé fottu de l'ai ein trovà pi iena, kà lè tot tenu hiar matin voutron bou. *

Choses et autres.

Un bal manqué. — Dans la commune de X., après chaque fête de tir, il est convenu qu'on dansera. La population féminine de la localité et des villages voisins s'en réjouit longtemps à l'avance : c'est son droit.

Aussi, cette année même, au moment de la distribution des prix, dames et demoiselles sont-elles accourues, en costumes blancs ou roses, pimpantes et coquettes, pour entendre proclamer les résultats de la journée et valser ensuite au son des cuivres requis pour la circonstance.

Et maintenant, le secrétaire de la société de tir, grave et digne, indique à haute voix les noms des tireurs heureux, en leur faisant remettre les objets conquis par leur adresse. Un cordonnier a gagné l'unique rateau qui figure dans la collection des prix, d'autres reçoivent des seaux, des boîtes à sel, des paniers, des instruments agricoles, toutes choses utiles et choisies avec un discernement parfait.

La liste des gagnants étant épuisée, le bal va commencer et les danseuses, dont les yeux brillent d'impatience, n'attendent plus que les invitations d'usage.

Mais les membres du comité se gardent bien de dire qu'ils ont convoqué les musiciens le matin même et n'ont vu arriver qu'un seul artiste, muni de son *bombardon*, insuffisant pour produire une mélodie quelconque. L'instrument est là, suspendu à une cheville, en attendant. Si l'on avait eu au moins un accordéon, un harmonica, quelque chose enfin qui permit de marquer la mesure, mais rien de rien.

Les dames, étonnées, se regardent, échan- gent des propos peu flatteurs pour les hommes qui pénètrent dans l'auberge communale, se moquant de la danse, au fond, puisqu'ils sont sûrs que le nouveau reste de bonne qualité.

Dans une salle particulière, le comité s'est réuni et discuté. Il faut dégommer ce président

de malheur qui n'a pas eu l'idée de *commander* la musique assez tôt! — Est-ce qu'on attend au dernier jour, et un dimanche encore, pour avertir les musiciens? On n'avait jamais vu ça dans la commune.

Le président se défend comme il peut, explique, essaie d'apaiser les mécontents jusqu'au moment où le caissier, qui était resté silencieux, mit fin à la discussion en disant: « Ecoutez-voir, ce n'est pas le tout que de se chicaner. Ces musiciens ont le gosier trop sec aussi, et on a une peine du diable à les arroser. L'année dernière, ils avaient bu pour 9 fr. 50; cette année, il aurait bien fallu compter 10 fr.; on fait donc encore une bonne économie. Je propose qu'on fasse venir quatre litres pour commencer!

— Sur le compte de la caisse! dit un farceur.

— Tu n'as qu'à croire, répondit le caissier, c'est le président qui paie!

Sur ces entrefaites, les dames, par petits groupes, avaient disparu. Elles ont juré de se venger. Gare aux maris, aux fiancés, aux frères et aux cousins, ils n'ont qu'à se bien tenir.

Conviction sincère. — L'inscription amusante, retrouvée dans un vieux recueil de psaumes et rapportée par le *Conteur*, il y a quelques semaines, a remis en mémoire le joli mot d'une vieille paysanne, à propos de la révision qui vient d'être faite du Psautier en usage dans les Eglises nationales de la Suisse romande.

Il s'agissait, en particulier, de supprimer certains psaumes, dont les paroles paraissent, à juste titre, surannées et qu'on ne chantait plus.

Notre campagnarde, qui tenait à ces souvenirs d'un passé respectable, était bouleversée et protestait de toutes ses forces contre les changements prévus par le projet de révision.

A bout d'argument, elle finit par s'écrier: « Ils n'ont pourtant rien d'escient, ces ministres, avec leur *rebouillage* de psaumes. Pourquoi vouloir comme ça tout changer? Est-ce qu'ils croient peut-être savoir mieux le français que le roi David? » FRANCŒUR.

A la cour de Stuttgart.

Un laitier de Lausanne, qui venait de faire emplette d'un appareil centrifuge, eut la visite d'un baron wurtembergeois de passage dans le canton de Vaud et que les questions de fabrication du beurre intéressaient particulièrement. L'Allemand assista à toutes les opérations, complimenta notre industriel sur le fonctionnement de sa machine et sur l'excellence de sa crème et de son beurre. Seulement, il ne s'en allait plus, et le laitier se demandait s'il allait s'inviter à dîner et à souper. Comment le faire partir? Le noble visiteur lui posait question sur question.

— Faites-vous de la réclame?

— Pas trop.

— Fous devriez mettre des annonces dans le *Merkur*; c'est un journal de Stuttgart, un journal très répandu dans le commerce et l'industrie; je le dirige moi-même.

— Merci de l'offre; mais je connais Stuttgart, je n'y écoulerais guère mes produits.

— Ah! vous connaissez Stuttgart?

— Parbleu! j'y ai fait ma première communion.

— Et vous y aviez des relations nombreuses?

— Avec le meilleur monde, je vous prie de le croire.

— Gomment! vous fréquentez la noblesse! Est-ce que, peut-être, vous étiez connu à la cour?

— Si j'y étais connu! je vous crois, mon patron me la faisait balayer tous les matins.

Cette fois, M. le baron prit son chapeau et ne revint pas importuner le laitier.

Recettes.

Petites connoissances utiles. — Pour blanchir le linge très vite, sans l'user par le frottement, il suffit de faire dissoudre un kilogramme de savon dans une vingtaine de litres d'eau pure et aussi chaude que possible, puis d'y ajouter trois grandes cuillères de térébenthine. On bat bien, et quand le mélange est complètement obtenu, on y fait tremper le linge pendant trois heures, en ayant soin de couvrir le baquet aussi hermétiquement que possible.

Petits biscuits à la vanille. — Mettez dans une terrine 125 grammes de beurre mou avec 250 grammes de sucre vanillé; tournez jusqu'à consistance de crème bien unie; ajoutez-y peu à peu 250 grammes de farine, puis deux œufs entiers et deux jaunes d'œufs. Travaillez fortement ce mélange. Beurrez une plaque de tôle et arrangez-y votre pâte par petits tas. Mettez au four modérément chauffé. Quand les biscuits ont une belle teinte dorée, ils sont cuits. On peut les couvrir de petits morceaux d'amande et leur donner la forme qu'on préfère.

Souscription en faveur d'un monument à Juste Olivier.

Montant de la liste précédente Fr. 315 80
De notre collaborateur *Pierre d'Antan* » 5 —

Total Fr. 320 80

Ça continue; ça marche. Oh! sans doute, nous n'en sommes point encore à nous demander ce que nous allons faire de l'abondance des dons. Non, ceux-ci ne nous embarrassent pas, malheureusement. Mais, c'est égal, notre souscription va son petit bonhomme de chemin, et cela nous doit suffire, en attendant mieux. Toutes les fois qu'après une attente un peu longue, notre espoir serait tenté de faillir, une obole nous arrive, qui lui donne un nouvel essor. Pour espacées qu'elles soient, ces oboles nous prouvent qu'il est encore des gens qui ont le culte du souvenir et que le *Conteur*, en lançant l'idée d'un monument au premier de nos poètes, a fait vibrer une corde qui n'est point du tout brisée, comme d'aucuns le prétendent. Nous arriverons!

Comment, d'ailleurs, n'arriverions-nous pas? Si les dons ne viennent pas au gré de notre désir, en revanche, les approbations ne nous manquent guère. On se souvient de la lettre si spirituelle et si encourageante que nous adressait, au début, M. *Philippe Godet*; on se souvient surtout de la précieuse promesse qu'elle contenait et à laquelle nous nous permettrons de faire appel en temps voulu. Après Neuchâtel, Genève aussi nous assure de son appui, par l'entremise de notre aimable confrère, M. *Louis Avennier*, rédacteur de la *Revue helvétique*.

Voici quelques extraits de la lettre que nous adresse M. Avennier: « Vous avez bien raison de croire que votre idée d'ériger un monument à Juste Olivier m'intéresse tout particulièrement. C'est le devoir du reste de tout bon Romand..... Je pense, vers la fin de l'année, donner une conférence ou même une soirée avec le concours de musiciens et de poètes genevois... En attendant, ne vous découragez pas. On est dur à la détente chez nous, quand il s'agit de couler en bronze un rimeur, mais on finit par se décider. J'espère, le moment venu, entraîner les jeunes. » Bravo!! Mais, certainement qu'on finira par se décider; nous y comptons bien.

Nous avons donc déjà les Neuchâtelois et les Genevois. Encore les Vaudois — les premiers intéressés — et nous serons de Berne!

Boutades.

Au marché.

Deux cuisinières font la causette.

— Alors, votre monsieur est malade. Est-ce grave?

— Pensez-voilà, si c'est grave, il a eu une fièvre de cheval et pendant deux jours n'a fait que « divulguer ».

Entre mamans:

— Tiens, vous avez une nouvelle bonne?

— Oui, la dernière était si grande que Bébé, dans ses bras, avait le vertige!

Encore au marché.

Deux campagnards se rencontrent, l'un de Chailly, l'autre de Belmont.

— Hé!... Abram!... tu vas bien vite... N'as-tu plus tes douleurs?...

— Que oui, que je les ai toujou, mes douleurs,... mais,... elle ne me font plus ma.

Papa tient bébé sur ses genoux.

— Quand tu seras grand, mon chéri, lui dit-il, est-ce que tu voudras être militaire?

— Ah! non, merci, répliqua vivement bébé, pour rester encore avec ma bonne!

On demandait l'autre jour à Berluureau ce qu'il ferait s'il trouvait 20,000 francs.

— Moi, dit-il, je ferais afficher tout de suite 500 francs de récompense à celui qui les aurait perdus.

OPÉRA. — La voila terminée, cette brillante saison d'opéra, qui, durant deux mois, a fait courir tout Lausanne, en dépit de la chaleur, en dépit du prix élevé des places. Certes, oui, les places étaient un peu chères, mais il n'en pouvait être autrement. Il en coûte pour faire les choses comme les a faites le comité du Théâtre: artistes de premier ordre, orchestre renforcé, figuration complète, mise en scène très soignée, avec décors neufs; et toutes les œuvres nouvelles qui nous ont été données et pour lesquelles il a fallu payer des droits de représentation très élevés. Notre salle de spectacles est petite, il ne faut point l'oublier — trop petite pour la population actuelle de Lausanne et le goût qu'elle a pris au bon théâtre; — le nombre des places est restreint; donc, pour s'en tirer, il faut hausser les prix. Et encore, s'en tire-t-on tout juste. Il est fort à craindre que les membres du comité n'aient d'autre récompense de leurs efforts et de leurs peines que la satisfaction d'avoir procuré au public des jouissances vraiment artistiques et qui ont été très appréciées. En attendant mieux, puisse cette récompense leur suffire et les engager à persévérer dans la voie où ils n'ont pas craint de s'engager et où les accompagnent la sympathie et l'appui de tous ceux qui s'intéressent au développement artistique de notre ville.

Quant aux excellents artistes qui nous quittent, après nous avoir charmés durant deux mois, puissent-ils remporter de Lausanne un souvenir aussi agréable que celui qu'ils y laissent et nous revenir l'an prochain. C'est le souhait par lequel nous prenons congé d'eux.

Fête locale de gymnastique. — C'est donc demain, que la **Section Bourgeoise**, assistée des *Amis Gymnastes* et de la section du *Griitti*, convie notre population au parc de Montriond. Le programme est des plus attrayants; nous y remarquons un concours artistique de *lutte suisse* et de *lutte libre*. On aime beaucoup cela, ici. Dès 2 heures et demie, **Grand concert** par le Corps de musique de la ville. — Cantine couverte. Consommations de premier choix.

Exposition Vuillermet. — C'est un succès sans précédent que celui de l'exposition-vente, organisée à la *Grenette*, par M. Ch. Vuillermet. Foule de visiteurs et d'acheteurs, dont l'empressement dit assez combien est apprécié le talent si personnel de cet artiste distingué. Et puis, M. Vuillermet n'est-il pas le confident préféré de notre Vieux-Lausanne, n'en a-t-il pas pieusement recueilli et fixé les plus intimes souvenirs? C'est point là le moindre de ses titres à l'admiration et à la sympathie de ses concitoyens. L'exposition terminera mardi 4 juin.

— Entrée libre.

La rédaction: L. MONNET et V. FAVRAT.

Papeterie L. MONNET, Lausanne

3, RUE PÉPINET, 3

ENCRE S A-W FABER

à écrire et à copier

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.